



Un « West Side Story » belge met le feu à Broadway

Dans un respect total de la musique et du livret originaux, Ivo van Hove et Anne Teresa De Keersmaeker livrent une version époustouflante de la comédie musicale.

REPORTAGE
JEAN-MARIE WYNANTS
ÉDITEUR SPECIAL NEW YORK

Broadway, un soir de février 2020. Devant le Broadway Theatre, la file s'étire sur le trottoir. À l'intérieur, les vénérables fauteuils accueillent une foule où toutes les générations se mélangent. Sur scène, un léger brouillard stagne au niveau du sol devant un grand mur noir. Tandis que la salle se remplit, on sent l'excitation monter, mélange d'attente, d'appréhension et d'interrogations.

Pour la première fois depuis sa création en 1957, *West Side Story* est présent à Broadway dans une nouvelle mise en scène et une nouvelle chorégraphie. Mais comment s'emparer de ce chef-d'œuvre indémodable en se passant de la chorégraphie et de la mise en scène de Jerome Robbins, l'homme qui fut à l'origine du projet ? Avec, en prime, cette incongruité : la version 2020 du plus new-yorkais de tous les spectacles de Broadway est l'œuvre de deux créateurs belges, Ivo van Hove à la mise en scène et Anne Teresa De Keersmaeker.

Bernstein, star indéboulonnable
Lorsqu'on entre la salle plonge dans le noir, il ne faut que quelques secondes pour comprendre deux choses. D'une part, la musique de Leonard Bernstein est filmée en direct sur le grand écran. Bientôt, il en sera de même avec un deuxième espace clos : la boutique de couture où se retrouvent Anita et Maria.

Maître-temps, Tony est appar,

chantant son fameux *Something's Coming*. Triomphe absolu pour Isaac Powell, absolument parfait dans le rôle, tant vocalement que dans le jeu et les parties dansées. Bientôt, c'est Maria qui apparaît dans l'atelier de couture. Duo idéal pour le couple central, évitant le côté aseptisé et gentillet de certains castings précédents. Ces deux-ci ont une gueule, une personnalité, un corps, un regard. Et vont bientôt se rencontrer au fameux bal du quartier.

Jeunes acteurs, tourments intemporels
Celui-ci débute par des cascades de fiers (l'humour est très présent dans la première partie du spectacle) avec l'intervention de l'animatrice (parfaite Pippa Pearthree) avant d'exploser dans un véritable orgie de danse où les deux bandes rivalisent d'énergie, de puissance, de fierté, avec en prime culminant le fameux *Mambo* des Sharks. Mais déjà, Tony et Maria se sont aperçus, trouvés, aimantés dans une scène magnifique où Sharks et Jets, au ralenti, comme dans un rêve, tentent en vain d'empêcher l'idylle naissante.

Dans la salle, c'est la communion absolue avec la scène, chaque chanson (*Maria, Tonight, America, Cool...*) étant suivie d'une tempête de cris et d'applaudissements.

dissements. La chorégraphe d'Anne Teresa De Keersmaeker marie magnifiquement son propre vocabulaire, la danse latino, la street dance... La mise en scène d'Ivo van Hove glisse çà et là de discrets mais percutants rappels de l'actualité. Dans leurs looks, les danseurs puisent autant dans la street culture que dans le vocabulaire de Rossa, l'énergie des corps, la violence des affrontements (la scène du viol d'Anita, glacante), Sharks et Jets sont clairement des jeunes gens de 2020 aux prises avec des tourments qui, eux, sont intemporels.

Triomphe absolu pour Isaac Powell, absolument parfait dans le rôle de Tony, tant vocalement que dans le jeu et les parties dansées

Des rues new-yorkaises aux rideaux de fer baissés défilent lentement en fond de scène, créant une atmosphère nocturne vaguement inquiétante menant à la première chanson de la soirée : *Jet Song*. Première save d'applaudissements, aussi. Puis, au bas de l'écran géant, une pari glisse, dévoilant le décor du magasin où les jeunes du quartier se retrouvent. Décor hyperréaliste dans lequel ils disparaissent régulièrement, les spectateurs pouvant suivre leurs activités filmées en direct sur le grand écran. Bientôt, il en sera de même avec un deuxième espace clos : la boutique de couture où se retrouvent Anita et Maria.

Mais déjà, tout bascule, l'affrontement fait, les couteaux qui sortent, les morts... Le tout sous une fine pluie incessante qui inonde le plateau. Cette fois, plus d'applaudissements, la salle est figée, béante, retenant son souffle devant la tragédie jusqu'à l'ultime image où tous les protagonistes se retrouvent face à la salle, comme au début, basculant une ultime fois d'un pied sur l'autre.

Librant le trop-plein de tension accumulée, la salle explore une dernière fois en applaudissements et cris d'enthousiasme à la mesure de la performance à laquelle on vient d'assister. Un triomphe.

Broadway Theatre, 1681 Broadway entre 52^e et 53^e street, <https://westsidestorybway.com/>

Isaac Powell (Tony) et Shaqven Pimental (Maria). © JALEA CERANTES



Yessenia Ayala (Anita) au centre et Amar Ramasar (Bernardo) à sa gauche dans l'explosive scène du Mambo dansé par les Sharks. © JAN VERSWEVELD

Isaac Powell (Tony) devant le magasin où se retrouvent les Jets : un décor hyperréaliste de Jan Versweyeld dans lequel les Jets disparaissent au regard des spectateurs... qui suivent leurs moindres actions sur écran grâce aux caméras filant en direct. © JALEA CERANTES



Leurs looks, les danseurs puisent autant dans la street culture que dans le vocabulaire de Rossa, l'énergie des corps, la violence des affrontements (la scène du viol d'Anita, glacante), Sharks et Jets sont clairement des jeunes gens de 2020 aux prises avec des tourments qui, eux, sont intemporels.

Mais déjà, tout bascule, l'affrontement fait, les couteaux qui sortent, les morts... Le tout sous une fine pluie incessante qui inonde le plateau. Cette fois, plus d'applaudissements, la salle est figée, béante, retenant son souffle devant la tragédie jusqu'à l'ultime image où tous les protagonistes se retrouvent face à la salle, comme au début, basculant une ultime fois d'un pied sur l'autre.

Librant le trop-plein de tension accumulée, la salle explore une dernière fois en applaudissements et cris d'enthousiasme à la mesure de la performance à laquelle on vient d'assister. Un triomphe.

© JALEA CERANTES



Dharon E. Jones (Riff) emmène les Jets dans l'affrontement dansé entre les deux bandes sur « Dance at the gym ». © JAN VERSWEVELD

Anne Teresa De Keersmaeker « Le monde a changé, New York a changé, les jeunes ont changé... »

ENTRETIEN
JEAN-MARIE WYNANTS

Il est dix heures du matin dans les bureaux de United Talent Agency, au septième étage d'un building de la 7^e avenue, et Anne Teresa De Keersmaeker entame avec nous sa première interview de la journée. Lui autres suivront aujourd'hui, campagne de promotion à l'américaine obligé. À une semaine de la première officielle (celle-ci a eu lieu ce jeudi 20 février), la série des previews se termine. Une habitude inconnue chez nous mais qui permet à un spectacle de se répéter et de se roder, en public, pendant plusieurs semaines avant la première.

Inspire du *Roméo et Juliette* de Shakespeare, *West Side Story* transpose l'histoire des amants de Vérone dans le West Side new-yorkais où s'affrontent deux bandes. D'un côté, les Jets, se considérant comme les vrais Américains bien qu'ils soient tous d'origine irlandaise, polonaise, etc. De l'autre, les Sharks, issus de la communauté portoricaine nouvellement arrivée. Affrontements autour de questions d'identité, de migration et de pauvreté, Sharks et Jets vivant dans des quartiers défavorisés de la ville. Le coup de foudre entre Tony, des Jets, et Maria, sœur de Bernardo, le leader des Sharks, va entraîner une succession d'événements se déroulant en 24 heures et transformant l'histoire d'amour en tragédie.

C'est le chorégraphe Jerome Robbins qui a le premier l'idée de cette transposition et on parle dans les années 40 à deux autres jeunes créateurs : le compositeur Leonard Bernstein et le scénariste Arthur Laurents. Mais dans l'univers « entertainment » de Broadway, personne ne croit à un spectacle *so* terminant en tragédie et où la danse prend une place essentielle.

C'est né que dans les années 50 que le trio, devenu quartet avec le tout jeune Stephen Sondheim à l'écriture des paroles des chansons, parvient enfin à réaliser son rêve. Et c'est un triomphe. À Broadway tout d'abord, puis, dès 1961, dans le monde entier, avec le film de Robert Wise qui remporte pas moins de dix Oscars. La musique de Bernstein révolutionne le genre et toutes les chansons du spectacle (*Maria, Tonight, America...*) deviennent des tubes internationaux.

Depuis, la version originale est régulièrement remontée, à Broadway et pour des tournées dans le monde entier. Pour la première fois à Broadway, le duo Van Hove-De Keersmaeker propose une nouvelle version tandis que Steven Spielberg met la dernière main à une nouvelle version filmée.

© JALEA CERANTES

de poids, un basculement du corps d'un pied sur l'autre. Et ce basculement, c'est le début de la marche... qui devient une course circulaire et on aboutit à des duos dansés en opposition qui, très vite, se transforment en duos d'affrontement.

Pour revenir à la préparation, que s'est-il passé après le travail avec les danseurs de Rossa ?
Il y a eu un workshop avec les danseurs du spectacle en décembre 2018. Avant cela, on avait les auditions. Ensuite, le casting a été finalisé. Au départ, il y a eu près de 1500 candidats à New York, Miami et Los Angeles. Il fallait trouver des gens qui savaient jouer, danser, chanter sur une musique assez complexe. En plus, ils devaient être jeunes et, pour les Sharks, nous voulions vraiment des latinos, pas des acteurs « blancs » maillés et déguisés en latinos... En plus, on voulait de fortes individualités mais qui, en même temps, forment un groupe harmonieux, deux vraies bandes.

Avec, en prime, une attention particulière pour la danse latino...
Oui, on voulait que celle-ci soit vraiment latino et les interprètes y tenaient beaucoup également. Il y avait une demande très explicite de leur part de pouvoir vraiment utiliser leurs propres mouvements. De mon côté, je n'y connais rien en claquettes ou en tango et je ne sais pas comment on danse la salsa ou le mambo. Nous avons donc fait appel à Patricia Delgado et Sergio Trujillo, deux danseurs chorégraphes latinos, comme assistants pour la séquence de *Dance at the Gym*. Et il y a eu une vraie recherche pour combiner leurs mouvements avec mon vocabulaire.

Pour éviter les clichés identitaires ?
L'ethnicité et l'identité sont évidemment au cœur du sujet, mais je crois que l'histoire parle de violence liée à la délinquance juvénile causée par la pauvreté plutôt que par la religion de race. On a eu des discussions très intéressées avec toute l'équipe à ce sujet pour décider sur quoi on mettait l'accent : sur la différence entre les Jets et les Sharks ou sur ce qui les réunit. Tout est déjà présent dans le prologue : ils se tiennent debout, frontalement, on voit leurs visages individuellement sur le grand écran et le premier mouvement est un changement

Un travail d'équipe ?
Absolument. Tout s'est passé aussi en relation très étroite avec An D'Huyt, qui a fait les costumes, et Jan Versweyeld pour la scénographie et les décors. Autant d'éléments qui ne pouvaient être travaillés que dans le théâtre même et expérimenté durant les previews. Tout comme la partie avec la pluie, qui a été un très long processus, techniquement très complexe. Il y a eu aussi des assistants pour les scènes de combat, un ancien étudiant de Paris pour certaines scènes de *Dance at the gym*... la vidéo et bien sûr l'orchestre, qui est essentiel. Donc, c'était un énorme travail d'équipe.

Depuis le début des previews, 1.700 personnes voient le spectacle chaque soir, dont de très nombreux adolescents.
C'est formidable. Souvent, on s'adresse à un public plus adulte. C'est bien de pouvoir attendre un aussi large public et de jouer pour des gens très différents : jeunes, vieux, New-Yorkais, touristes, Américains du Midwest, toutes cultures mélangées... Jouer cinq soirs de suite à Bruxelles, c'est déjà un challenge. Ici, rien qu'avec les « previews », on a donné 80 représentations en deux mois avant le soir de la première officielle. Et puis les previews, c'est la possibilité de continuer à travailler sur la pièce pendant des semaines en ayant chaque soir un public du public. Ça, c'est une expérience incroyable. Et on a changé énormément de choses. Maintenant par contre, c'est bouclé ! Plus question de changer quoi que ce soit.

Un duo de choc

Ivo van Hove et Anne Teresa De Keersmaeker sont loin d'être inconnus à New York. Outre leurs créations en Europe, le premier a monté plusieurs spectacles à Broadway (*The Crucible, Network, A View from the Bridge*) tandis que la seconde est régulièrement invitée au Lincoln Center Theatre, à la Brooklyn Academy of Music et récemment au MoMa. À quelques jours de la première de *West Side Story*, elle était également à New York avec sa compagnie Rossa pour la tournée de *Mitten*. Mais le duo ne s'arrête jamais. Ivo van Hove met la dernière main à sa mise en scène de *La ménagerie de verre* de Tennessee Williams, pour le Théâtre de l'Odéon à Paris, avec Isabelle Huppert. Anne Teresa De Keersmaeker se concentre pour sa part sur le solo qu'elle créera en mai prochain aux Wiener Festwochen, sur les *Variations Goldberg* de Bach. J.M.W.

tiques, c'est un sujet très délicat.

Contrairement à vos chorégraphes, plutôt abstraits, il y a ici une histoire précise avec des éléments très réalistes.
Oui, c'était le challenge entre Ivo et moi. Je suis beaucoup plus dans une logique abstraite, formelle, tandis que lui, dans sa façon de diriger, est clairement dans le réalisme pour la scénographie et les costumes. On a une boîte noire vide sans aucun élément de décor et puis les deux boutiques hyperréalistes, de Doc et de l'atelier de couture.

Ca a été un travail très long et intense pour garder une logique formelle et en même temps ne pas perdre de vue ce que l'histoire veut nous raconter. Et trouver comment former support le contenu et quand elle peut s'échapper. C'est aussi en lien avec la vidéo qui permet de voir des détails intimes et permet de connaître les danseurs de manière beaucoup plus proche. Tout en faisant rentrer la réalité sociale et politique de manière beaucoup plus lisible comme avec les images de Porto Rico se terminant sur un long mur frontière...

En millions de dollars, c'est le budget de cette nouvelle version. Enorme par rapport aux standards belges. Mais on est à Broadway où un succès rest des années durant.

1,5
En million, c'est ce qu'a rapporté le spectacle... chaque semaine depuis le début des previews. Soit près de 12 millions... avant la première officielle de ce jeudi 20 février.

130.000
C'est, environ, le nombre de personnes, à raison de 1.700 par représentation (hurt par semaine), ayant déjà vu le spectacle lors des previews organisés durant les deux mois avant la première.

15

En millions de dollars, c'est le budget de cette nouvelle version. Enorme par rapport aux standards belges. Mais on est à Broadway où un succès rest des années durant.

1,5

En million, c'est ce qu'a rapporté le spectacle... chaque semaine depuis le début des previews. Soit près de 12 millions... avant la première officielle de ce jeudi 20 février.

130.000

C'est, environ, le nombre de personnes, à raison de 1.700 par représentation (hurt par semaine), ayant déjà vu le spectacle lors des previews organisés durant les deux mois avant la première.